

Un philosophe ?

Professeur Yvon Bélaval

Citer ce document / Cite this document :

Bélaval Yvon. Un philosophe ?. In: Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie, n°1, 1986. pp. 13-17;

doi : <https://doi.org/10.3406/rde.1986.867>

https://www.persee.fr/doc/rde_0769-0886_1986_num_1_1_867

Fichier pdf généré le 17/09/2018

Un philosophe ?

C'est à son emprisonnement à Vincennes (juillet-octobre 1749) auquel l'avait conduit l'imprudente publication de sa *Lettre sur les aveugles*, que Diderot doit d'avoir été surnommé *Socrate* et, plus généralement, *le Philosophe*. Jusque-là, rien — même pas ses *Pensées philosophiques* — ne le désignait à ce titre. Il a fallu Vincennes. La *Lettre* avait de quoi scandaliser, mais plus encore l'écrivain, le *personnage* remuant qui l'avait écrite. Par étymologie, tout personnage est masque, comédien, — paradoxe du comédien. Le public s'y trompe. Il ignore que derrière les murs de Vincennes, Diderot a fini par trahir M^{me} de Puisieux, sa maîtresse, sa complice dans les éditions clandestines — et qu'il tient sa libération de sa forfaiture. Le traître, lui, le sait. Il sait du même coup qu'il n'est pas philosophe à la manière de Socrate. Il est humilié et non glorifié par sa fausse couronne. Sa vie en restera marquée.

C'est du moins ce que nous assurent certains commentateurs : Paul Vernière : « Dès 1749, Diderot combattrait sous le masque » (*O. Ph.*, p. 78) ; Michel Butor dans *Répertoire* ; Roger Lewinter qu'inspire la psychanalyse. Peut-être ont-ils exagéré les scrupules de notre écrivain. Peut-être simplement, a-t-il eu peur, et il y avait de quoi. Cela fait moins spiritualiste que les « scrupules ».

Vraie, fausse ou probable, l'hypothèse d'une lâcheté imprévue du prisonnier, ne nous explique pas quelle était au juste sa conception de la « philosophie » ; pas davantage que les applaudissements, bien ou mal avisés, du public devant les portes de Vincennes. « Philosophe » a toujours changé de sens. Il vouait à notre mépris ou proposait à notre estime le comportement d'un cynique, d'un « original », d'un « neveu de Rameau », contre l'hypocrisie du « bon » citoyen ; ou bien il érigeait très au-dessus de l'agora, la statue (*persona*) du sage, piété, ordre, raison.

Au début du dix-huitième siècle, l'appellation de « philosophe » devient à la mode et se substitue à celle d'« honnête homme ». On connaît sur ce changement l'écrit de Du Marsais, repris à peu près textuellement par Voltaire et par l'*Encyclopédie* (Herbert Dieckmann, dans « Le Philosophe » a réédité et commenté ensemble les trois textes). Mais sans l'esclandre de Vincennes, qui aurait rapproché Socrate de notre Langrois ? Il manque à ce Langrois le ton, la tenue, la retenue des « philosophes à la mode » qui l'entourent ; son refus de porter perruque, pour faire peuple, choquera encore Pouchkine. D'ailleurs, un « honnête homme » n'avait pas d'enseigne, et que dire devant un encyclopédiste qui commence à les collectionner toutes ?

Un philosophe ne se définit point par son accoutrement, sa faconde, son décousu. On pourrait n'en avoir aucune image. Il écrit. On ne le connaît que par ses écrits ou par les écrits qui témoignent de ce qu'il aurait dit ou écrit : il n'est présent (même secret) que par ses textes.

Ces textes sont divers selon la multiplicité des influences scolaires ou de rencontres, d'honnêtes hommes. On hante une bibliothèque ou l'Opéra. Diderot s'enthousiasmait à livre ouvert d'Homère. Il lisait couramment — c'est-à-dire éloquentement — le latin. Il déchiffrait Shakespeare. On l'aurait sans doute vexé en le classant parmi les essayistes, ou pis encore, les journalistes. Du moins n'est-il pas hors de propos de demander si, lorsqu'il lisait (en grec) une scène de Sophocle ou un dialogue de Platon, il se la déclamait en dramaturge ou l'exposait en pédagogue. Chez Diderot, on ne distingue pas toujours la différence : il nous manque, comparative, une étude respiratoire des deux styles.

En tout cas, l'écriture de Diderot pratique tous les genres ; de l'analyse des cordes vibrantes à la communication silencieuse des sourds-muets, de la perception globale de l'aveugle à l'évolution lucrétienne (sinon le mot n'est pas juste), de la nature réinventée par le *Rêve* de D'Alembert, etc., etc. Il imagine. Il rassemble des anecdotes qu'il croit ou qu'il veut croire vraies et qui prennent chez lui la place des fables et des maximes chez les classiques. A l'occasion il mystifie le pieux et naïf marquis de Croismare pour sauver une religieuse qui n'existe pas. Il insère, sans le moindre signe de connivence, dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*, un amusement journalistique de Franklin. Il intitule *Ceci n'est pas un conte* ce qui, précisément, est un conte — et les érudits en marchent encore sur des œufs. On n'en finirait pas. A côté du possible romanesque, il conçoit, cette fois sur le ton sérieux, des hypothèses scientifiques qui s'achèvent, dans le *Rêve de D'Alembert*, sur un ton de farce. Dans quel pays enchanté sommes-nous ? Nous

ne sommes jamais assez méfiants. Mais quel plaisir — et quelle vérité — à ne pas l'être !

Exemple. En hommage à Herbert Dieckmann, je m'étais efforcé de mettre en évidence l'importance trop négligée de la chimie. On me critiqua. Je persistai. D'où surgissait cette chimie (il n'était pas question de Rouelle) ? Malgré son érudition précise, Vernière lui-même s'y embarrassa (vers 1960). Bientôt la source irrécusable de Diderot nous est communiquée par Jacques Proust qui publie, à Montpellier, les textes d'encyclopédistes languedociens.

Il ne suffisait pas aux jeunes gens d'après la seconde Guerre mondiale de se déclarer existentialistes pour se trouver initiés à l'existentialisme philosophique. Un peu de débraillé et de libertinage ne faisait pas de Diderot un philosophe. Mais voici mieux : il vit avec intensité, il observe, il lit, il traduit. Où va-t-il ? Il ne sait. Il rêve d'être comédien. Il donne quelques leçons de mathématiques. Il dérive vers des travaux de librairie. Il acquiert une grande culture en laquelle il peut découper sur mesure, à la demande, ce qui convient au collégien, au peintre d'antiques, au dramaturge maladroit... Et pourtant une chose est sûre : capable de tout imiter, Diderot n'est pas un philosophe comme on l'entend avec le titre de « professeur de philosophie ». Il ne pourrait se contenter de transmettre — chaque année, itérativement — des connaissances prélevées sur un enseignement reçu ou sur des manuels. Pour lui, penser, c'est inventer, c'est partager une invention. Communiquer, communier.

Où l'on voit se confirmer le jugement, non seulement *original* (on en resterait à l'intelligence), mais *originnaire* du philosophe, c'est dans la vénérable tradition des commentaires, dont relève toujours un penseur aussi authentique que Leibniz. En 1755, après l'exil de l'abbé Yvon et la mort de Mallet, Diderot doit prendre en charge, dans le chantier de l'*Encyclopédie* l'histoire de la philosophie. Il la tirera de l'*Historia philosophiæ* de Brucker. L'encyclopédiste condense, cite, abrège : tel le veut son métier, et le métier n'est pas facile. Jusque-là, un bon universitaire bien formé conviendrait à la tâche. Diderot, lui, avec un instinct infailible, sait ce qu'il faut choisir, et il choisit philosophiquement ; d'autre part quand il n'est pas d'accord avec Leibniz, il le précise en italiques — et c'est merveille alors de constater combien cet annotateur qui se veut (en gros) matérialiste comprend cet idéaliste allemand et le corrige ou tâche de le corriger. Ce travail de commentateur ne peut être que l'œuvre d'un philosophe, cette fois au sens plein du terme.

Ou presque.

Car ce ne sont pas les idées qui manquent à Diderot, mais l'idée directrice, l'idée-mère, l'esprit organisateur qui compose le

tout d'une doctrine vraie. Comparons le *Supplément au Voyage de Bougainville* avec le *Discours sur l'Origine de l'inégalité parmi les hommes*. Dès le début Rousseau nous prévient sur ses intentions : « Ecartons tous les faits ». Ce *Discours* n'est pas historique ; c'est un essai philosophique sur la *perfectibilité* humaine pensée dans son idéalité rationnelle, nous dirions volontiers « dialectique » puisque Hegel s'en est manifestement inspiré ; et si le terme de philosophie inquiète, que l'on consulte Lévi-Strauss qui a toujours refusé le titre de philosophe, mais a reconnu dans Rousseau le père de l'ethnologie, une science. Et cependant, que de passages du *Discours* ont été médités ensuite par les philosophes, par exemple sur la pitié, sur la formation du langage par articulations de gestes, de sons, etc., sur la société avant la famille, etc. Revenons au *Supplément*. Qu'avons-nous appris ? Peu sur les Tahitiens, moins encore sur Bougainville. Nous avons trouvé dans ces pages du mouvement, de l'éloquence, un ton polémique et politique. Et qui ne se laisserait entraîner par l'éloquence de Diderot ? A l'approche de 1789 et quelques décennies après la Révolution, des débats se sont institués — ainsi qu'à l'Ecole Normale Supérieure toute neuve — pour décider si l'éloquence, dont les orateurs révolutionnaires avaient donné tant d'échantillons redoutables, n'était pas incompatible avec la philosophie. Observez l'orateur : il est debout, il appelle un public, il gesticule, il joue, il appelle à l'action historique, il faut que sa voix porte loin ; ce qu'il dit doit être compris par tous, de grandes figures rhétoriques l'imaginent, il ranime une foi, on l'applaudit ou on le siffle. Observez le philosophe : il est seul, il ne se laisse pas entraîner, il cherche, il tâtonne, ses comparaisons sont discrètes : la statuaire a rendu célèbre son attitude favorite. A les considérer l'un par rapport à l'autre, il semble que si l'orateur enthousiasme, enflamme l'imagination, l'éloquence empêche de penser, elle connaît les tableaux historiques, elle n'analyse pas des concepts. Le philosophe ne se laisse pas entraîner, il peine contre les résistances. Diderot souligne les avantages démographiques de la liberté sexuelle. Cela va trop vite de soi ; Marcel Prenant l'a mise en doute par ses études expérimentales de psychologie animale, et a montré que les choses étaient moins simples — mais souvent plus admirables — qu'on ne le croit. Rousseau part de ses méditations sur l'origine du langage articulé qui n'apparaît qu'avec la naissance d'une société ; il en résulte que les couples naturels d'avant la société ont trop peu à se dire pour fonder une famille : celle-ci n'est pas l'origine de notre société. Cette fois l'idée — vraie ou fausse — est une hypothèse philosophique.

Nous n'avons jamais voulu avancer que Diderot était étranger à la philosophie. Il l'aime. Il en possède la culture. Il en écrit avec enthousiasme. Mais il faut le juger dans son véritable domaine

philosophique pour ne pas le diminuer à n'être qu'un des écrivains représentatifs de son siècle. La morale est son véritable domaine parce que sa réalité a une autre consistance — Kant l'a prouvé par la distinction de ses trois *Critiques* — que les thèmes généraux de la philosophie de la connaissance, et même de l'*esthétique*. De ce point de vue, l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* pourrait bien être un chef-d'œuvre de Diderot.

YVON BELAVAL

Université de Paris I